Cahiers de Narratologie

18 (2010)
Littérature et sciences

Milagros Ezquerro

De l'hybridation féconde

Avertissement
Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.
Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.
Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique
Milagros Ezquerro, « De l'hybridation féconde », *Cahiers de Narratologie* [En ligne], 18 | 2010, mis en ligne le 06 juillet 2010, consulté le 04 mai 2013. URL : http://narratologie.revues.org/6005 ; DOI : 10.4000/narratologie.6005

Éditeur : REVEL
http://narratologie.revues.org
http://www.revues.org

Document accessible en ligne sur :
http://narratologie.revues.org/6005
Document généré automatiquement le 04 mai 2013.
© Tous droits réservés

Milagros Ezquerro

De l'hybridation féconde

1 Le petit livre publié en 2002 sous le titre Fragments sur le texte[1] a des origines lointaines et il s'est élaboré lentement, au fil de mon expérience pédagogique et de ma réflexion théorique. La première version rédigée de cette réflexion est une communication[2] présentée lors d'un Congrès de sémiotique organisé par le Consejo Superior de Investigaciones Científicas à Madrid, et publié en 1985. L'origine profonde est mon intérêt pour les notions scientifiques susceptibles d'éclairer, de manière différente, la réflexion dans les Sciences humaines en général, et en sémiologie textuelle en particulier.

2 Il convient de rappeler que dans les années 1970, la sémiologie textuelle s'intéresse à l'élargissement de son champ disciplinaire et veut rompre avec la critique littéraire traditionnelle (« L'homme et l'œuvre ») dans son approche des textes. C'est ainsi que l'on se passionne pour des notions comme le « chaos » qui va éclairer des champs disciplinaires (économie, sociologie, sémiologie, etc.) d'où il n'était nullement originaire. Nous étions, dans l'après 68, en pleine explosion des cloisonnements et des frontières disciplinaires et génériques. J'ai voulu, pour ma part, explorer les possibilités offertes par l'importation de certaines notions empruntées à divers champs scientifiques, sans autre limitation que leur efficience dans le champ textuel.

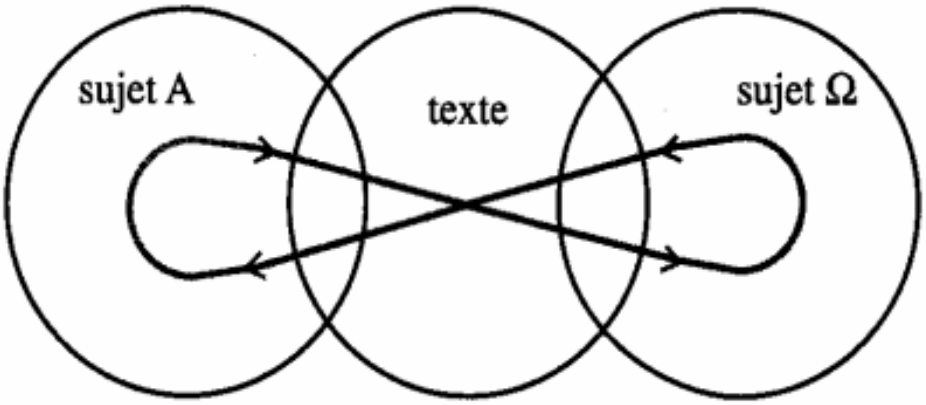
3 J'ai commencé à écrire des textes brefs et denses, sans ordre préconçu, dans l'intention de les ordonner ensuite pour en faire un ensemble aussi cohérent que possible, comme toute théorie qui se respecte. Progressivement, j'ai testé et affiné ces notions auprès de mes étudiants, dans le travail en équipe que nous pratiquions au Séminaire d'Études Littéraires[3], à l'occasion de colloques. Peu à peu je me suis rendu compte que ces textes brefs étaient des fragments de théorie, et qu'il était important de préserver cette structure fragmentaire au lieu de s'obstiner à construire un ensemble linéaire et hiérarchisé. Mais, dès lors, dans quel ordre les présenter, puisque dans un livre la succession des pages institue un ordre linéaire ? Comment échapper à un ordre hiérarchique imposé au lecteur ? Comment une théorie peut-elle se construire sans un discours articulé et progressif ? Autant de questions auxquelles tente de répondre le fragment que voici, placé en ouverture, il est le seul qui échappe au (dés)ordre alphabétique.

Du texte et de ses environs

> Une collection de 1027 protons, neutrons et électrons, voilà ce qu'est, à un certain niveau, un ordinateur personnel mais, clairement, l'assemblage de ces particules sub-atomiques, leur organisation, différencie l'ordinateur d'un amoncellement de 1027 particules subatomiques séparées. Donc, à ce niveau – celui de tous les comportements possibles que le système peut manifester –, l'ordinateur représente plus que la somme de ses constituants et ce qui le caractérise, c'est la manière dont les atomes se lient pour former des types particuliers de matériaux et la façon de cabler ces matériaux entre eux via commutateurs et circuits. Les propriétés de l'ordinateur témoignent du niveau et de la qualité de la complexité réalisée. Plus grands et compliqués seront les circuits et la logique internes, plus subtiles seront les fonctions de l'appareil. (Barrow, 1994, p. 180-181)

4 Ce que John D. Barrow dit de l'ordinateur personnel peut être *a fortiori* dit au sujet du texte, structure beaucoup plus complexe que celle d'un ordinateur, composé d'éléments plus subtils que les particules subatomiques qui constituent la matière. À l'instar de tous les systèmes complexes, le texte ne se réduit pas à la somme de ses éléments constitutifs, pour aussi nombreux et variés qu'ils puissent être. Les innombrables relations qui relient et hiérarchisent ses éléments sont aussi importantes que les composants eux-mêmes pour saisir le fonctionnement du texte, c'est-à-dire sa signification. En outre on ne saurait oublier que le texte est le produit de deux séries d'opérations – la production et l'observation – qui mettent en cause deux sujets que nous appelons sujet producteur ou sujet A (alpha), et sujet observateur

ou sujet # (oméga). Le texte est donc un système complexe qui fonctionne en réseau avec deux autres systèmes complexes :



5 La complexité de chacun de ces systèmes se trouve multipliée par celle des deux autres. De plus le sujet A et le sujet # sont également en relation avec d'autres systèmes complexes, par exemple leurs respectifs contextes socio-historiques et cognitifs. En somme on exagèrerait à peine en disant que tout texte est relié, par connexions successives, à l'univers entier. En termes borgésiens, tout texte est un Aleph :

> À la partie inférieure de la marche, vers la droite, je vis une petite sphère aux couleurs chatoyantes, qui répandait un éclat presque insupportable. Je crus au début qu'elle tournait ; puis je compris que ce mouvement était une illusion produite par les spectacles vertigineux qu'elle renfermait. Le diamètre de l'Aleph devait être de deux ou trois centimètres, mais l'espace cosmique était là, sans diminution de volume. [...] je vis l'Aleph sous tous ses angles, je vis sur l'Aleph la terre, et sur la terre de nouveau l'Aleph et sur l'Aleph la terre, je vis mon visage et mes viscères, je vis ton visage, j'eus le vertige et je pleurai, car mes yeux avaient vu cet objet secret et conjectural, dont les hommes usurpent le nom, mais qu'aucun homme n'a regardé : l'inconcevable univers. (Borges, 1993, p. 662 - 663)

6 Le texte – et non plus la littérature ou les œuvres de tel ou tel écrivain – est un objet d'étude très récent. Le concept même de texte, tel que le définit Roland Barthes avant et avec d'autres à partir des années cinquante, implique un regard complètement différent à la fois sur le produit langagier que nous désignons comme texte, et sur les opérations qu'il suppose. Grâce à l'évolution de la linguistique, de la psychanalyse, de la sémiologie, de la sociologie, de l'histoire, des sciences cognitives, et de la pensée scientifique en général, on s'est doté d'instruments d'observation, d'analyse et de description du texte. Même s'il n'y a pas un mouvement unifié et cohérent (nous sommes dans l'ère de Babel, et ce n'est pas moi qui m'en plaindrai) les choses avancent et des horizons nouveaux ne cessent de s'ouvrir.

7 L'analyse interne du texte, tout particulièrement, s'est approfondie et affinée d'une façon remarquable. Le texte, conçu comme un système dynamique, se laisse analyser en un certain nombre de sous-systèmes dont la description permet une compréhension plus subtile et plus fondée. L'Auteur, dans cette vision du texte, est désacralisé non seulement parce qu'on s'intéresse moins à lui qu'au texte, mais aussi parce que le texte n'est pas la Littérature, ni même le texte littéraire uniquement. Depuis les inscriptions lapidaires jusqu'aux slogans publicitaires en passant par toutes les formes orales, est considéré comme texte tout ce qui relève de la pratique signifiante dont le matériau est la langue. Cela fait beaucoup, mais cela est cohérent en tant qu'objet d'étude. Les catégorisations et les hiérarchies socioculturelles sont une autre affaire.

8 Un élément qui me paraît fondamental dans la récente évolution des travaux sur le texte est que, loin de se cantonner – comme on l'a fait durant des siècles – dans une vision disciplinaire étroite et close (la rhétorique ou la critique littéraire), on s'est ouvert très largement (trop largement au goût de certains) à une quantité d'autres disciplines plus ou moins proches : toutes les sciences humaines et sociales, pour aller vite. Cette ouverture, qui a pu être considérée comme une perte

d'identité disciplinaire, a donné aux travaux sur le texte une dynamique qu'ils n'avaient jamais connue et qui a bouleversé notre vision du texte, même s'il est parfois long et difficile de la faire partager, y compris dans le domaine universitaire. Loin de penser que cette ouverture est excessive, je tiens, quant à moi, qu'elle est encore insuffisante.

9 On a répété à satiété que la croissance exponentielle des progrès de la science, des sciences, rendait inéluctable la spécialisation de plus en plus poussée. Chaque scientifique (on ne dit plus savant) est relégué dans le petit territoire qu'il domine, de plus en plus restreint, et condamné à l'ignorance de ce qui se passe dans le champ disciplinaire voisin. La chose est indéniable. Pourtant, il me semble tout aussi vrai de dire que, en contrepartie, il existe toujours, et peut-être plus que jamais à cause précisément du danger de l'hyperspécialisation scientifique, un territoire intellectuel où se retrouvent, par delà les spécialités disciplinaires, mais sans pour autant les renier, un certain nombre de physiciens, astrophysiciens, biologistes, mathématiciens, historiens, philosophes, linguistes, sociologues, psychanalystes, etc., qui refusent de se laisser enfermer dans leur champ disciplinaire, et souhaitent débattre avec d'autres spécialistes de grandes questions d'ordre conceptuel et étique. Sans doute y a-t-il des phénomènes de mode ou de publicité particulière donnée à telle science en fonction d'une avancée spectaculaire ou de retombées technologiques importantes. Mais, d'une façon globale, il existe un territoire de rencontre des diverses branches de la pensée contemporaine, un carrefour où les idées circulent, s'échangent et s'enrichissent mutuellement. Ce lieu commun est sans lieu concret, ou plutôt il a son lieu partout où l'on pense, utopie et pantopie tout à la fois.

10 Il ne me semble pas incongru de penser que la sémiologie textuelle participe de cet échange d'idées et de concepts, de penser que notre vision du texte doit évoluer avec notre vision de l'univers, de l'infiniment grand et de l'infiniment petit. Tel est, du moins, le parti pris de la présente réflexion sur le texte. Elle se nourrit des concepts, des constructions théoriques, et même des apories en provenance d'autres champs du savoir. Ce n'est pas pour autant qu'il me viendrait à l'esprit de renier les démarches antérieures de la sémiologie textuelle, que je considère comme des acquis fondamentaux. On avance par thésaurisation et non par éliminations successives, même si parfois on est amené à retoucher, amender, réviser tel ou tel concept qui s'avère moins convaincant ou opérationnel à la lumière d'autres apports. Dans cette perspective, je n'ai pas conçu cette réflexion sous forme de construction théorique homogène, mais sous une forme éclatée et fragmentaire. Chaque fragment se veut une proposition, une invitation à débattre et à développer ces embryons de concepts qui ne demandent qu'à devenir des entités intellectuelles, selon le mot de Valéry.

11 La structure fragmentaire n'est ni une nouveauté ni un caprice gratuit : elle est congruente à la théorie du texte qui y est développée. La présente réflexion ne pouvait, sans incohérence, être organisée comme un ensemble fait de parties et de sous parties articulées dans un ordre fixe. Ce qui est ici postulé suppose qu'il y ait du JEU. Du jeu entre chaque fragment conçu non pas comme pièce d'un puzzle qu'il faudrait reconstituer conformément à un modèle pré-établi, mais comme carte d'un jeu ouvert que chaque lecteur aura à inventer ; carte qu'il prendra, laissera de côté, placera et combinera selon les règles qu'il se donnera à lui-même, s'il entre dans le jeu. De là que les fragments – hormis le présent fragment qui a fonction d'ouverture – soient présentés dans un ordre aléatoire, l'ordre alphabétique des titres, qui ne correspond nullement à une structuration voulue ou suggérée par le sujet producteur.

12 Le nombre de cartes est aussi aléatoire que leur agencement, il pourrait être inférieur ou supérieur, il est, au vrai, indéfini. L'enjeu est que le lecteur retranche les cartes qui ne lui conviennent pas et en invente d'autres susceptibles d'entrer dans la combinatoire. Par inclination personnelle, j'ai préféré jouer *a minima* pour laisser un maximum de jeu. Jouer la virtualité, le jeu des possibles.

13 Cette structuration fragmentaire explique également que l'on ait réduit au minimum l'appareil de références. Il est entendu, une fois pour toutes, que l'on réfléchit à partir de ce qu'ont pensé beaucoup d'autres auparavant, que l'on écrit après avoir lu. Si l'on voulait réellement rendre un compte exact des filiations de la pensée et remonter le long cours de chaque concept utilisé, il faudrait grever chacun de nos énoncés non pas d'une, mais d'une multitude de notes, ce qui rendrait le texte illisible. Devant cette impossibilité, poètes et romanciers font

semblant de croire qu'ils sont le premier Auteur ; les érudits mitigent leur remord en multipliant raisonnablement les notes en bas de page ; les ordinateurs engrangent les références et tissent la toile infinie de la bibliographie de Babel. Plus paresseuse ou plus prudente, je préfère ne pas rendre à César ce qui est à l'humanité. Si la langue est un bien social, toute œuvre de langage est propriété commune. Je m'approprie ce qui m'appartient.

14 Les citations qui ouvrent ou interrompent un fragment font partie intégrante du jeu : elles donnent du jeu à la pensée, permettent de glisser vers d'autres espaces. Elles ne sont ni des cautions ni des ornements, mais, à proprement parler, des « alibis ».

15 On s'accorde à penser qu'une théorie se justifie par son opérativité : une théorie du texte doit donc être accompagnée d'une série d'applications susceptibles de convaincre le lecteur du bien-fondé des propositions théoriques. J'ai préféré rendre à « théorie » son sens étymologique et présenter une série ouverte d'« observations » que j'ai essayé de conceptualiser. Si ces observations sont pertinentes, elles éveilleront dans l'esprit du lecteur une multitude d'exemples plus parlants pour lui que ceux que je pourrais lui proposer. À chacun sa fonction : cela aussi fait partie du jeu.

16 Bien que je ne sois pas de formation scientifique, je m'intéresse de longue date à la pensée et à l'épistémologie des sciences, aussi, au fil de mes lectures, certaines notions m'ont paru aptes à éclairer la réflexion en théorie du texte. On pourrait, bien sûr, m'objecter qu'elles sont dévoyées, détournées du sens qu'elles ont dans le champ disciplinaire qui leur est propre. Cependant, comme on pourra le voir, ce sont souvent des notions qui ont aussi un usage banal, même si elles peuvent prendre une acception plus précise dans telle ou telle science : c'est le cas de trois des notions que je présente ici, « complexité », « observation » et « vide ». Utiliser des mots de la langue – qui est un bien commun – dans un sens nouveau ou particulier me semble une manière d'enrichir à la fois la pensée et la langue.

17 La notion de complexité est exposée de façon très claire et accessible dans le texte de John D. Barrow cité en ouverture du premier fragment. De là, on accède facilement à une notion plus précise, celle de système complexe, ouvert et auto-organisateur.

> La question de la création de signification de l'information est au centre des phénomènes d'auto-organisation. Il ne suffit pas de le dire ; encore faut-il pouvoir se représenter par quels mécanismes des significations peuvent s'autocréer. À n'en pas douter, il y a là une démarche aussi paradoxale que celle visant à fabriquer des programmes qui se programmeraient eux-mêmes. Il s'agit de concevoir des modèles d'organisation capables de se modifier eux-mêmes et de créer des significations imprévues et surprenantes même pour le concepteur. La solution de ces paradoxes se trouve dans l'utilisation simultanée de deux ingrédients qui sont habituellement négligés dans la fabrication des modèles informatiques classiques : d'une part, une certaine quantité d'indétermination, de hasard dans l'évolution du modèle qui permet à du nouveau, non déterminé par le programme, de se produire ; d'autre part la prise en compte du rôle de l'observateur et du contexte dans la définition de la signification de l'information, grâce à quoi le nouveau, l'inattendu peuvent acquérir une signification et ne sont pas que du chaos et des perturbations aléatoires. (Atlan, 1986, p. 70)

18 Ces observations d'Henri Atlan, qui ne concernent pas le texte, semblent pourtant rendre compte de façon très profonde du fonctionnement du double processus de production et de réception du texte. Si on accepte d'appliquer ces concepts au texte comme hypothèse de travail, il en découle un certain nombre de conséquences que nous énoncerons, pour les expliciter ensuite :

- le texte est un système de significations programmé;
- le texte est un système auto-organisateur ;
- le texte est capable de créer des significations imprévues et surprenantes, même pour son concepteur ;
- ce fonctionnement du texte repose sur la co-présence de deux facteurs : une certaine quantité d'indétermination et le rôle de l'observateur et du contexte.

19 Il ne me paraît pas incongru d'appliquer au texte ces observations théoriques. En effet, réfléchissant un peu plus loin sur la nature du langage, Atlan dit :

> Le langage lui-même comme processus de création de significations est aussi un système en différents niveaux qui s'organise lui-même de façon créatrice. Comme dans tout système auto-

> organisateur, il y a là aussi création de significations grâce aux interactions entre différents niveaux.(Atlan, 1986, p.74)

20 Essayons, en partant de notre hypothèse de travail, de reprendre et de préciser ce que signifie considérer un texte comme un système auto-organisateur. Le texte est, de toute évidence, un système complexe, puisqu'il intègre plusieurs niveaux d'organisation, depuis le signe (qui peut être considéré comme l'unité minimale) jusqu'aux combinaisons les plus complexes (par exemple un roman dans son ensemble), en passant par toutes les étapes intermédiaires qui sont à prendre en compte au moment de l'analyse. Ces divers niveaux d'organisation ne sont pas juxtaposés, mais imbriqués, hiérarchisés, interdépendants. L'imbrication et les diverses modalités d'organisation et d'inter-dépendance qui sont à l'œuvre dans tout texte sont également productrices de signification. On peut même dire que celles-ci ont une puissance à signifier beaucoup plus considérable que les unités élémentaires qui constituent le matériau de la langue. En effet, à partir d'un nombre fini – et relativement réduit – d'éléments, on peut construire un nombre indéfini – et théoriquement illimité – de textes.

21 Le texte est aussi un système ouvert puisqu'il est inévitablement inscrit dans un contexte, et même dans des contextes différents selon les diverses étapes du processus qui le constitue. Dans la phase de production, le texte est relié au contexte du producteur (idiotope alpha) qui est lui-même un système complexe ouvert puisqu'il est composé de multiples éléments (données biographiques, socio-historiques, cognitives et psychologiques du producteur, circonstances intérieures et extérieures de la production) qui, à leur tour, sont connectés à d'autres systèmes complexes ouverts. Dans la phase d'observation, le texte est relié, en plus, au contexte de l'observateur (idiotope oméga) qui présente des caractéristiques de même nature. Ces trois systèmes complexes ouverts fonctionnent en réseau et échangent continuellement entre eux de grandes quantités d'informations : texte et contextes sont donc en interaction permanente, ils se modifient mutuellement dans des proportions très variables. Cette particularité constitutive du texte est très importante, elle nous permet de comprendre autrement des phénomènes comme l'influence, l'inter-textualité, les « écoles » ou « générations » littéraires, etc., qui relèvent tous des diverses interactions du texte et des contextes.

22 Le texte peut être considéré comme un système programmé dans sa phase de production, c'est-à-dire dans le rapport à son auteur. Le code utilisé – une langue naturelle – est par lui-même d'une extrême complexité : il n'est ni univoque, ni stable, mais au contraire puissamment polysémique et en constante évolution. Le texte va, naturellement, hériter de cette complexité et la multiplier à chaque niveau d'organisation. À cette complexité d'ordre linguistique s'ajoutent les interactions entre texte et contextes qui peuvent modifier profondément la signification du texte. Prenons l'exemple du segment textuel « chronique d'une mort annoncée » : si je le lis comme titre d'un roman de Gabriel García Márquez, je peux lui donner de multiples significations en rapport avec le texte du roman, avec l'écrivain, avec l'histoire de la Colombie, avec la notion de « chronique » ou celle de « l'annonce » d'un événement important, etc. Si je lis ce même segment comme titre d'un article journalistique racontant les étapes de la chute de l'U.R.S.S., il est évident que ma lecture sera très différente, non seulement en raison du changement de contexte historique, mais aussi à cause de l'effet de citation du titre. Un autre exemple, beaucoup plus élaboré, est celui de la nouvelle de Jorge Luis Borges « Pierre Ménard, auteur du *Quichotte* » qui a été si abondamment commentée.

23 C'est en fonction de cette complexité, de la multiplicité de ses niveaux d'organisation, que le texte est habile à créer des significations nouvelles, imprévisibles même pour l'auteur qui construit le système, dans la mesure où il est incapable – à supposer qu'il le souhaite – de maîtriser la complexité du code et celle de sa mise en œuvre. Il ne maîtrise pas davantage la totalité de son propre contexte, ni les rapports de celui-ci avec le texte. Encore moins pourrait-il prendre en compte le contexte de l'observateur.

24 L'indétermination nécessaire à l'imprévisibilité, à la créativité du système auto-organisé est donc largement présente dans le texte – dans tout texte, quelle que soit sa longueur ou sa complexité – Quant au rôle de l'observateur (que nous appelons plus communément le lecteur), il est bien évidemment très important. Nous pouvons soupçonner que ce rôle est encore beaucoup plus fondamental que nous n'avons coutume de le considérer, mais nous pouvons

d'ores et déjà supposer que l'imprévisibilité du texte sera encore plus patente dans la phase de réception, au cours de laquelle l'observateur trouvera des significations nouvelles, non prévues par le concepteur, et néanmoins parfaitement recevables.

25 Le rôle du lecteur, dont on a souligné l'importance, devient plus évident encore si on le rapproche du rôle de l'observateur dans le champ des sciences physiques, par exemple.

> Que sont les particules avant qu'on les observe ? Elles ne sont pas, elles cherchent à être, et nous pouvons calculer les chances de leur apparition dans l'espace et dans le temps. C'est l'observation qui donne l'existence. Être, plus que jamais, c'est être perçu. Les objets et les êtres ne sont pas en eux-mêmes discontinus. La discontinuité n'apparaît qu'une fois accompli l'acte de mesure, ou l'acte de connaissance.(Cassé, 1993, p.65)

26 Il en va du texte comme des particules avant qu'on les observe : il n'est pas, il cherche à être grâce à l'intervention du sujet observateur, sujet oméga, et à travers le processus d'observation-interprétation qui va l'insérer dans la circulation du sens.

27 Ce simple constat a plus d'importance qu'il n'y paraît à première vue car il implique que le texte n'existe pas vraiment tant qu'il n'est pas entré en contact avec le sujet observateur dans le processus d'observation-interprétation. Par exemple, le poème que quelqu'un a écrit et mis au fond d'un tiroir sans le donner à lire à quiconque n'existerait pas ? Et pourtant son existence matérielle – une feuille de papier avec un ensemble de signes disposés en forme de poème – n'est pas douteuse, mais est-ce pour autant un texte ? Non, pas avant d'être passé par le second processus qui le constitue en texte dans la mesure où il le fait entrer dans la circulation du sens. La lecture (puisque c'est ainsi que l'on désigne généralement, s'agissant d'un texte, le processus d'observation) est donc co-fondatrice du texte, non seulement dans le processus de production « lire-écrire », mais aussi dans le processus d'observation par un sujet oméga différent du sujet alpha, qui fait entrer le texte dans la circulation du sens.

28 Cette valeur fondamentale de la lecture, qui fait exister le texte en tant que tel, entraîne une sorte de révolution copernicienne dans notre conception du texte. En effet, le sujet alpha n'est plus le centre unique – et mythique – du système textuel, un autre centre s'impose, le sujet oméga co-créateur du texte. Au résultat nous nous retrouvons avec un système à deux centres, c'est-à-dire une ellipse et non pas un cercle. Un tel système désacralise l'Auteur, qui ne suffit plus à faire advenir le texte, il donne toute sa place au lecteur, trop souvent considéré comme passif, soumis et quasiment superfétatoire. Curieusement, les exégètes des textes sacrés, et en particulier de la *Bible*, savaient cela, obscurément, de toute éternité : la lecture, l'interprétation, l'exégèse, la glose, le commentaire des textes sacrés sont fondamentaux, et pourtant il s'agit de textes dont l'auteur présumé est l'Auteur de toutes choses. Cela tendrait à prouver que l'existence d'un double foyer producteur, loin d'amoindrir l'importance de l'auteur, consacre la valeur de son faire comme « lien » avec l'autre.

29 Une autre notion, qui fait partie du vocabulaire courant, mais qui a en physique des spécificités propres, le vide, peut être rapprochée d'une notion célèbre dans le domaine textuel : le blanc. Leur mise en relation ouvre des horizons inattendus.

Blancs

30 Le texte, qu'il soit oral ou écrit, est composé, à première vue, de signes, phonèmes ou graphèmes, articulés entre eux à plusieurs niveaux. C'est à la fois l'ensemble des signes et les diverses relations qu'ils entretiennent qui conforment la signification du texte. Or, pour que les signes puissent s'articuler, il est nécessaire qu'il y ait un « fond » sur lequel viendront se détacher les signes et leurs articulations. Ce « fond », que l'on pourrait comparer au fond tissé d'une toile sur lequel vont se détacher les motifs et les figures, est appelé silence pour un texte oral, et blanc (par référence, sans doute, à la page blanche sur laquelle on écrit) pour un texte écrit / imprimé. Ce « non-signe », qui n'a pas de sens en lui-même, est néanmoins indispensable à la signification du texte. Un tel paradoxe n'a guère retenu l'attention des linguistes et des sémiologues qui considèrent le blanc comme un simple intervalle entre deux signes, un « vide » vide de sens, qui n'est en quelque sorte qu'un faire-valoir des signes.

31 Il n'est peut-être pas sans intérêt de considérer ce paradoxe fondateur du texte à la lumière des récentes théories du vide élaborées par les physiciens et les astrophysiciens. Il y a, en effet,

une analogie évidente entre le « vide » dans lequel se détachent les objets d'expérience, que ce soit un astre ou un électron, et le blanc sur lequel se détachent les signes d'un texte. Qu'en est-il de ce vide dans les théories physiques actuelles ?

32 Le vide est posé comme l'état d'énergie minimale d'une structure donnée. Définition toute relative : pour qu'il y ait vide, il faut qu'il y ait système. Étant donné la multiplicité des systèmes (qui ne sont à tout prendre que des représentations ; en ce sens, chaque champ fondamental en est un), il y a donc **des vides** et non un vide. Le vide est vide **de** quelque chose comme la conscience est conscience **de** quelque chose. Il n'y a donc pas de vide sans cette chose là. Le vide est relatif à la chose réelle[4].(Cassé, 1993, p. 97)

33 Dans cette perspective, le blanc textuel ne serait pas ce fond neutre, indiscriminé, insignifiant, que nous avons l'habitude de considérer, ou plutôt de ne pas considérer, mais un champ textuel d'énergie minimale, c'est-à-dire un champ de virtualités où sont susceptibles de prendre forme toute sorte de systèmes de signification. Dans ce sens, chaque blanc a une forme et une signification particulières en fonction du système de signes où il est inséré. De la même façon, chaque « silence » entre les mots ou les phrases d'un discours oral a une signification particulière qui est fonction du réseau signifiant où il est pris.

34 Des phrases topiques comme : « Puis il se tait, et son silence est lourd de menaces » montrent bien que dans le discours oral on est habitué à considérer que le silence qui entoure les mots prononcés peut avoir des significations en rapport direct avec les paroles. C'est comme si parole et silence constituaient un ensemble unique où la parole prend forme grâce au silence dans lequel elle s'enchâsse, et où le silence se colore du sens des paroles qui l'entrecoupent. Il est évident que la présence de la voix comme support du discours oral nous porte à croire que celle-ci est capable de moduler le silence comme elle module la parole, ou, qu'à tout le moins, les vibrations des paroles prononcées se propagent dans la zone de silence comme les ondes concentriques se propagent à la surface de l'eau bien après l'impact du galet. Cette impression est loin d'être dénuée de fondements.

35 Il en va tout autrement pour le texte écrit. Le support le plus courant est la page de papier blanc, dont les qualités physiques intrinsèques ne sauraient se comparer à celles de la voix humaine. Le contact visuel avec une page couverte de graphèmes est loin d'avoir la richesse sensorielle de l'écoute d'une voix. Pourtant il est clair que la chaîne de graphèmes qui configure un mot ne prend son individualité que grâce au blanc qui la précède et à celui qui la suit, que l'espace de la page blanche est un espace orienté puisqu'on écrit, par exemple, de gauche à droite et de haut en bas, qu'un mot écrit en diagonale sur une page blanche n'a pas la même signification que le même mot écrit à l'intérieur d'une phrase, etc.

36 Donc le support du texte écrit, quel qu'il soit, n'est pas un espace neutre, d'abord il est signifiant *a priori*, indépendamment des signes qui vont venir s'y inscrire. Puis il va s'imbiber des qualités physiques des graphèmes qui vont s'y imprimer : c'est très évident pour l'écriture manuscrite, c'est vrai aussi pour l'imprimerie où les caractères, les espacements, la disposition, les marges, etc. sont bien sûr signifiants. Ensuite le blanc va se fragmenter en une multitude de blancs dont chaque parcelle va prendre sa fonction et sa signification : le blanc qui sépare un substantif de son adjectif est différent de celui qui sépare le point de la majuscule qui le suit à brève distance, le blanc entre deux lignes est différent du blanc entre deux paragraphes, le blanc qui sépare le titre du poème est différent du blanc qui sépare la fin du texte de la signature. D'ailleurs quand on dit que le blanc sépare, il serait aussi juste de dire qu'il unit, qu'il fait lien.

37 Il n'y a donc pas **un blanc**, mais **des blancs,** autant que de virtualités latentes dans ce champ textuel d'énergie minimale qu'est, avant toute inscription de signes, la page blanche, ou, plus largement, le support du texte virtuel. Si l'on songe à d'autres supports, moins usuels, la charge énergétique du champ textuel devient plus évidente. Une surface de sable humide, l'écorce d'un arbre, le bois d'une table, un mur. Et que dire de l'écran d'un ordinateur ?

38 On pourrait dire que tous les textes écrits et à écrire étaient virtuellement inscrits dans le premier support inventé par l'homme pour y marquer un signe.

39 Outre ces notions largement répandues et qui ont, dans le champ scientifique où elles s'inscrivent, un usage spécifique, j'ai été amenée à forger quelques concepts qui me faisaient

défaut, parce qu'aucun des concepts utilisés en sémiologie ne correspondait à l'outil dont j'avais besoin. Ils sont peu nombreux, mais je crois qu'ils sont intéressants parce qu'ils permettent de porter un regard différent sur le phénomène textuel dans sa phase de production, en tant qu'objet culturel, et dans sa phase d'observation.

- Le sujet alpha
- Le sujet oméga
- L'idiotope
- Le sémiotope

40 Pour les deux premiers concepts, je renvoie le lecteur curieux aux fragments qui leur sont consacrés. Je dirai quelques mots sur les deux autres.

41 L'idiotope est un terme forgé sur le modèle du « biotope » en sciences de la vie, à partir du vocable grec « idios »(qui appartient en propre à quelqu'un ou à quelque chose). Il s'applique au sujet alpha et au sujet oméga, qu'il caractérise. Voici un extrait du fragment sur l'idiotope alpha.

42 L'idiotope alpha est un système complexe, évidemment, ouvert dans la mesure où il est constamment en communication avec son milieu ambiant, linguistique, socio-historique, culturel. Il est donc évolutif, changeant, mais, en même temps, doté de solides caractéristiques et d'une structure particulière.

43 Il est conformé en premier lieu par les éléments psycho-biographiques de la personne et par tous les éléments de son milieu susceptibles de l'avoir imprégné : temps, espace, personnes et événements avec lesquels elle est ou a été en relation directe ou médiatisée. L'idiotope alpha inclut, bien sûr, la dimension inconsciente, et l'on peut dire que, si l'inconscient est structuré comme un langage, l'idiotope, lui aussi, fonctionne comme un langage. Cela est important à souligner, d'abord parce qu'il convient de mettre l'accent sur le caractère fondamental de la langue en tant qu'élément constitutif et structurant de l'idiotope. Et, si nous prenons « langage » dans une acception plus ample que celle de « langue », c'est-à-dire en tant que système de signes qui tend à communiquer du sens, il apparaît évident que l'idiotope alpha doit être source et moteur de la pulsion à communiquer que nous postulons à l'origine du texte.

44 Quant au sémiotope, terme forgé sur le même modèle, il concerne le texte dans ce qu'il a de plus essentiel : je citerai simplement le début du fragment qui le définit.

45 La pulsion à communiquer que nous postulons à l'origine du texte va prendre corps dans une langue, dans une série d'articulations syntaxique, phonique, graphique, rhétorique, dans un genre littéraire, bref dans une configuration sémiologique extrêmement complexe que nous appellerons « sémiotope ». Cette notion serait un équivalent de ce qu'est le « biotope » à un organisme vivant.

46 Le sémiotope est le lieu nodal de la circulation du sens, le lieu de rencontre des deux sujets du texte. Le sujet alpha, en tant que producteur du texte, donne forme au sémiotope ; le sujet oméga, en tant qu'observateur, décode et interprète les divers éléments du sémiotope. Tous deux ont une activité créatrice dans le système de communication textuelle.

47 On ne saurait trop pondérer l'importance de l'hybridation des domaines disciplinaires : la circulation des idées, des notions et des concepts est le plus puissant fertilisant de la pensée. Quand un champ scientifique se coupe des champs voisins, il coupe l'une de ses racines. Les disciplines littéraires ne doivent pas craindre de s'aventurer dans les domaines de ce que l'on appelle « les sciences dures » : elles n'ont rien à y perdre et tout à y gagner, et même un supplément de poésie.

Bibliographie

Atlan, Henri, *À tort et à raison. Intercritique de la science et du mythe*, Paris, Seuil, col. « Science ouverte », 1986.

Barrow, John D., *La grande théorie. Les limites d'une explication globale en physique*, traduit de l'anglais par Michel Cassé et Guy Paulus, Paris, Albin Michel, Bibliothèque Albin Michel Sciences, 1994.

Borges, Jorge Luis, *Œuvres complètes*, édition de Jean-Pierre Bernès,Paris, NRF Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Tome I, 1993.

Cassé, Michel, *Du vide et de la création*, Paris, Éditions Odile Jacob, Sciences, 1993.

Notes

1 M. Ezquerro, *Fragments sur le texte*, Paris, L'Harmattan, col. « Langue et parole », 2002.

2 «La función narradora como sistema complejo abierto », in *Teoría semiótica. Lenguajes y textos hispánicos,* Vol. I, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1985, p. 517-522.

3 Équipe de recherche créée en 1975 à l'Université de Toulouse-Le Mirail par Jean Alsina, Michelle Débax, Milagros Ezquerro et Michèle Ramond, auxquels s'est bientôt joint Claude Chauchadis. Elle a pratiqué la pédagogie collective (cours préparés en commun et dispensés à tour de rôle), et organisé, à une époque où ils étaient moins nombreux qu'aujourd'hui, des colloques internationaux dont les actes ont été publiés aux Presses Universitaires du Mirail : « Sujet et sujet parlant dans le texte » (1977), « L'idéologique dans le texte » (1978), «L'œuvre de Augusto Roa Bastos et la réalité paraguayenne : problèmes méthodologiques», «Organizaciones textuales» (1980), «Los escritores hispanoamericanos frente a sus críticos» (1982), «Le personnage en question» (1983), «Teoría del discurso poético» (1985), « Espaces » (1986), « Figures de l'autre » (1990), « Le référent » (1992).

4 Caractères gras de l'auteur.

Pour citer cet article

Référence électronique

Milagros Ezquerro, « De l'hybridation féconde », *Cahiers de Narratologie* [En ligne], 18 | 2010, mis en ligne le 06 juillet 2010, consulté le 04 mai 2013. URL : http://narratologie.revues.org/6005 ; DOI : 10.4000/narratologie.6005

À propos de l'auteur

Milagros Ezquerro
Milagros Ezquerro est professeur émérite de l'Université de Paris IV Sorbonne. Elle a travaillé sur la littérature hispano-américaine contemporaine (Rulfo, Roa Bastos, Vargas Llosa, García Márquez, Fuentes, Puig…), sur le théâtre hispano-américain (Gambaro, Carballido, Puig, Roa Bastos, Plá), et en théorie du texte. Dans ce domaine, ses dernières publications sont : « Fragments sur le texte » (L'Harmattan, 2002) et « Leerescribir » (ADEHL & Rilma 2, 2008)

Droits d'auteur

© Tous droits réservés

Résumés

Ce travail présente tout d'abord la démarche méthodologique et théorique qui a conduit son auteur à s'inspirer de la pensée scientifique en général, et à emprunter certaines notions au domaine de la physique, des sciences de l'information, de la biologie, etc, afin de renouveler la théorie des textes. Les notions de « complexité » et de « système complexe ouvert et auto-organisateur », l'importance et la fonction de « l'observation », la notion de « vide » sont donnés comme exemples d'une hybridation féconde entre la pensée théorique en analyse des textes et les concepts utilisés dans divers champs scientifiques.

Este trabajo presenta primero el camino metodológico y teórico que llevó a su autor a inspirarse en el pensamiento científico en general, y a apropiarse de ciertas nociones de los campos de la física, de las ciencias de la información, de la biología, etc., con la finalidad de renovar la teoría del texto. Las nociones de « complejidad » y de « sistema complejo abierto y auto

organizador », la importancia y la función de la « observación », la noción de « vacío » son ejemplos de una hibridación fecunda entre el pensamiento teórico en análisis textual y los conceptos utilizados en diversos campos científicos.